

*Péninsule 34. 1997 (1)*

***Bernard-Philippe GROSLIER***

## **REDÉFINITION DE LA STRATÉGIE DE LA RECHERCHE SUR LA CIVILISATION KHMÈRE**

[AVANT-PROPOS]

*[Le texte - composé près de quarante ans plus tôt, apparemment durant le second semestre de 1959 - a d'abord été publié en langue anglaise dans The Journal of the Siam Society (Bangkok). Tome XLVIII (1), pp. 1-28, 1960 sous le titre : « Our knowledge of khmer civilization. A re-appraisal ». Nous en publions ci-dessous une traduction française.*

*L'article a évidemment perdu de son actualité au sens strict du mot puisque Bernard-Philippe Groslier y dresse un état de la question et y rend compte de ce qui allait être sa stratégie de recherche au moment où il prenait en mains le destin de la Conservation d'Angkor<sup>1</sup>, mais ;*

*- tout d'abord, l'exposé a gardé sa valeur méthodologique et constitue une sorte de modèle d'approche global d'un problème archéologique.*

*- par ailleurs, sa lecture permet de prendre la mesure du suivi de la recherche sur au moins trois décennies, non seulement pour ce qui est du Cambodge stricto-sensu, mais également pour ce qui est de l'Indochine lato sensu ; il est en effet une manière*

---

<sup>1</sup> B.-P. GROSLIER fut nommé « Directeur des Recherches archéologiques de l'E.F.E.O. le 1er décembre 1959 et, un mois plus tard [...] Conservateur des Monuments d'Angkor », CONDOMINAS, Georges : « Bernard-Philippe Groslier. L'homme et l'oeuvre ». *Disciplines croisées*. Paris, E.H.E.S.S., 1992, p. 18.

de pivot et de point d'articulation de trois bilans sur la recherche<sup>2</sup>, eux-mêmes préludes à trois synthèses sur les sociétés d'Indochine ; la première, synchronique de ce texte<sup>3</sup>, du point de vue de l'histoire de l'art ; la seconde, une demi-douzaine d'années plus tard<sup>4</sup>, du point de vue de l'archéologie ; la troisième, qui n'a jamais vu le jour<sup>5</sup>, d'un point de vue plus précisément historique.

- enfin il offre la base des synthèses propres au Cambodge angkorien que B.-P. Groslier allait livrer lorsque les événements le contraignirent à suspendre ses travaux sur le terrain<sup>6</sup>.

Au moment où la reprise plurielle des travaux archéologiques à Angkor témoigne autant de l'enthousiasme - parcellaire - des équipes que des difficultés à déterminer une stratégie globale de recherche sur la zone et la période, il n'était peut-être pas inutile de le rappeler.

Dans cette perspective, il nous est apparu éclairant de compléter les notes du texte par les références aux travaux ultérieurs de B.-P. Groslier et par quelques données bibliographiques relatives aux domaines signalés par B.-P. Groslier et dans lesquels la recherche a particulièrement évolué ces dernières années, ainsi que des éclairages complémentaires sur les travaux de ses collègues, collaborateurs ou jeunes chercheurs qu'il inspirait, orientait ou dirigeait de facto.

Conformément à son habitude, Péninsule a pensé utile de rendre apparente la structure de l'article grâce à l'adjonction d'un certain nombre de titres et de sous-

<sup>2</sup> « Introduction ». Numéro spécial consacré au Cinquantenaire de l'E.F.E.O., *B.S.E.I.*, XXVI (4), 1951. pp. 409-411 ; ainsi que « Le sens d'une oeuvre : l'Ecole Française d'Extrême-Orient », *France-Asie*, nov.-déc. 1951, 7, n°66-67, pp. 67-109. Puis *Colloque sur les Recherches des Instituts Français de Sciences Humaines en Asie*. Paris : Fondation Singer-Polignac, 1960. pp. 105-106, 153-174, 249-252, 259-265. Et enfin « Travaux archéologiques », *Travaux et Perspectives de l'Ecole Française d'Extrême-Orient en son 75e Anniversaire*. Paris : E.F.E.O. (Publications hors série), 1976. pp. 13-45 ; suivi de « Sud-Est Asiatique : Art et Archéologie : Les Grands Empires », pp. 1353-1356. *Encyclopaedia Universalis, Corpus, Supplément*, vol. II. Paris 1980. « L'archéologie française et le passé de la péninsule indochinoise », *Le Courrier du C.N.R.S.* (Orientalisme. Images des Sciences de l'Homme) ; supplément au n° 48, p. 54-59, 8 pl. 1982

<sup>3</sup> *Indochine. Carrefour des Arts*. Paris : Albin Michel (L'Art dans le Monde), 1961. 280 pp. (1ère éd. Holle, 1960). La problématique de l'indianisation y est esquissée aux pp. 44-49.

<sup>4</sup> *Indochine*. Genève : Nagel (Archaeologia Mundi), 1966. 283 pp.

<sup>5</sup> Cette synthèse avait cependant fait l'objet d'un cycle de 5 conférences, du 20 février au 3 avril 1981, sous le titre général « L'apport de l'archéologie à l'histoire de l'Indochine ». Paris : Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, dans le cadre de la Direction d'Etudes de Denys Lombard.

<sup>6</sup> "Pour une géographie historique du Cambodge", *Les Cahiers d'Outre-Mer*, n°104, 26<sup>e</sup> année, Oct-Déc. 1973. pp. 337-379 ; "Agriculture et religion dans l'Empire angkorien", *Etudes Rurales* 1974, 53-56. pp. 95-117 ; "La Cité hydraulique angkorienne : exploitation ou surexploitation du sol ?" *BEFEO* (Paris) T. LXVI, 1979, pp. 161-202 (dont 7 cartes).

titres, et le cas échéant de paragraphes d'annonce ou de liaison. Ces ajouts au texte initial sont toujours indiqué par la présence de crochets[ ].

## **[Bilan d'un siècle de recherche ; de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle à la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle]**

### **[Richesse analytique des acquis et difficulté de la synthèse]**

La recherche sur le passé des Khmers s'est, jusqu'à présent, essentiellement attaché à en reconstituer la trame historique, en s'appuyant sur l'épigraphie, et l'histoire de l'art, à partir de l'analyse méthodique des monuments. La richesse des connaissances ainsi acquises n'a pas d'équivalent dans les études sud-est asiatiques. Les inscriptions khmères ont été publiées et traduites<sup>7</sup>, et l'histoire de l'ancien Cambodge est plus qu'avancée<sup>8</sup> ; quant à l'art khmer, particulièrement pour ce qui est de la période angkoriennne, il est certainement le mieux étudié de tous les arts de l'Asie méridionale, y compris ceux de l'Inde<sup>9</sup>. Toutes ces recherches permettent d'avoir une bonne idée du monde khmer<sup>10</sup>, mais dès que l'on veut rendre compte de manière un

---

<sup>7</sup> G. COEDES : *Inscriptions du Cambodge*. Hanoi, Saigon, Paris : E.F.E.O. (Collection de textes et documents sur l'Indochine), 8 Vol. 1937-1966. [Cette appréciation est aujourd'hui à nuancer du fait de la traduction et de la découverte récente de plusieurs inscriptions nouvelles (ou restées inédites), cf. JACQUES, Claude : « Supplément au Tome VIII des Inscriptions du Cambodge », *B.E.F.E.O.* 58, 1971. pp. 177-195. Et Saveros POU, concurremment à l'édition d'autres inscriptions, l'édition systématique des « Inscriptions modernes d'Angkor », dans le *B.E.F.E.O.* au début des années 1970 ; et enfin ses deux volumes des *Nouvelles Inscriptions du Cambodge*. Paris : E.F.E.O. (Collection de textes et documents sur l'Indochine n° 17 et n° 20), respectivement 1989 et 1996. Voir également POU, Saveros : « L'épigraphie khmère », pp. 53-61 in JESSUP, Helen I. & ZEPHIR, Thierry : *Angkor et dix siècles d'art khmer*. Paris : Réunion des Musées Nationaux, 1997 ; et l'utile compilation de JENNER, Philip N. : *A chronological inventory of the inscriptions of Cambodia inscriptions*. Hawaï : University of Hawaï (Southeast Asia Paper n° 19), 1980. in-4°, 51 p. Voir aussi de B.-P.G. : *Inscriptions du Bayon*. Paris : E.F.E.O. (Mémoires Archéologiques III-2), 1973. Gr-in 4°, pp. 83-332 ].

<sup>8</sup> George COEDES, *Les Etats hindouisés d'Indochine et d'Indonésie*. Histoire du Monde d'E. Cavaignac. Paris, 1949. [Nelle éd. mise à jour. Paris : E. de Boccard, 1964. 494 p.]

<sup>9</sup> Gilberte de CORAL-REMUSAT, *L'Art khmer. Les grandes étapes de son évolution*. Paris : Van Oest. Les Editions d'Art et d'Histoire (Etudes d'art et d'ethnologie asiatiques, publiées sous le patronage de l'Ecole Française d'Extrême-Orient). 1951. 2<sup>e</sup> édition. [1<sup>ère</sup> éd. 1940]. 128 pp. Pl. XLIV (contenant 159 illustrations). + 2 cartes h.t. 28 cm. ; P. DUPONT « La statuaire pré-angkorienne », *Artibus Asiae supplem.* XV. Ascona, 1955. J. BOISSELIER, « La statuaire khmère et son évolution », *P.E.F.E.O.*, 37. Paris, 1955.

<sup>10</sup> L.P. BRIGGS, *Ancient Khmer Empire*, American Philosophical soc., Philadelphia, 1951 ; G. COEDES, *Pour mieux comprendre Angkor*, Paris, 1947.

peu synthétique de ses choix de culturels<sup>11</sup>, on mesure que la tâche est à peine commencée et non parce que les défricheurs des études khmères auraient mal oeuvré, bien au contraire. On ne peut qu'admirer la qualité de leur travail sur la base de données somme toute succinctes. Leur réussite offre un splendide contraste avec l'état de nos connaissances relatives à d'autres pays, comme le Champâ, où tant de matériaux attendent toujours d'être élaborés<sup>12</sup>, quant à leurs hypothèses de travail ou à leurs brillantes intuitions, elles ne cessent d'être confortées par de nouvelles découvertes - qui, cela va sans dire, sont tout à l'honneur de leurs auteurs, en même temps qu'elles sont la garantie du progrès de la recherche.

*[La question des sources]*

Si notre science présente de telles failles cela tient avant tout à la nature de nos sources [qu'elles soient 'narratives' ou 'matérielles'].

**[Evaluation des sources 'narratives']**. Tout d'abord, les inscriptions de l'ancien Cambodge sont en nombre relativement restreint, particulièrement par comparaison avec le nombre ouvert d'inscriptions lapidaires indiennes. Qui plus est, elles sont peu informatives<sup>13</sup> et ne concernent que la vie officielle et religieuse du pays ; en effet, ce sont tantôt des panégyriques en sanskrit, où la surabondance des hyperboles ne renvoie qu'occasionnellement à des informations et à des données généalogiques relatives aux familles royales ou sacerdotales ; tantôt des textes en vieux khmer - plus difficiles à comprendre - qui énoncent seulement des règles ou des prescriptions pour les fondations religieuses. [Par ailleurs ces sources sont les seules sources indigènes dont nous disposons] puisque les manuscrits khmers en feuille de palmier ont été détruits, et qu'il n'y a aucun espoir d'en retrouver !

Quant aux éventuelles autres sources narratives - pour l'essentiel des sources historiques chinoises - elles sont pratiquement toutes biaisées, et, bien qu'importantes, sont trop laconiques pour offrir plus que le moyen de croiser les informations, ou, à l'occasion de combler une lacune chronologique. L'importance

<sup>11</sup> B.-P. GROSLIER, *Angkor, Hommes et Pierres*. Paris, 1956. 3<sup>e</sup> éd. révisée en 1968; éd. anglaise, *Angkor, Art and Civilization*. Londres, 1957. Egalement éd. allemande.

<sup>12</sup> [On signalera les pages que B.-P. G. a consacré au Champa dans *Indochine. Carrefour des Arts*. Paris : Albin Michel (L'Art dans le Monde), 1961 [1<sup>ère</sup> éd. Holle, 1960], aux pp. 63-4, 81-84, 133-144, 196-204 puis dans *Indochine*. Genève : Nagel (Archaeologia Mundi), 1966. aux pp. 76-78, 175-177; ainsi que les notices « Cham », « Champa », dans *Encyclopaedia Britannica*. 1960 ; ou l'article « Le Champa (V<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> s.) » dans CHATELET, Albert & GROSLIER, Bernard-Philippe : *Histoire de l'Art*. Paris : Larousse, 1985, t.2, pp. 621-625].

<sup>13</sup> [Sur ce thème, JACQUES, Claude : « L'épigraphie khmère et les problèmes de l'Histoire » dans *Dossiers histoire et archéologie*. n° 125. Dijon, Mars 1988. pp. 14-20. Et ID. : « Inscriptions et civilisation de l'ancien pays khmer », pp. 30-33, dans *Angkor. Dossier d'Archéologie* n° 221. Dijon, 1997.]

exceptionnelle que nous sommes obligés de reconnaître au seul texte qui soit plus qu'une liste d'ambassades, le récit du voyageur Tcheou Ta-kouan<sup>14</sup>, illustre suffisamment les limites de ce type de matériel<sup>15</sup>.

**[Evaluation des sources 'plastiques']**. Même dans le domaine de l'histoire de l'art, nous sommes loin d'être au bout de nos peines.

Au début de l'histoire khmère, temples et statues étaient en bois ; ils ont bien évidemment disparu. Nous ne savons donc rien de la formation du style khmer. Plus tard, la brique puis la pierre ont été employées, mais nous ne pouvons étudier que ce qui a résisté aux injures du temps, à ceci près que les bâtiments subsistants ne sont rien de plus que des coquilles vides. La plupart de leurs statues, et probablement les plus importantes, étaient en métal, de même que tous les accessoires du culte, et ceux-ci ont presque tous disparu. Si, dans nos Musées, l'on peut en voir quelques exemplaires - le plus souvent fort beaux - ce ne sont que le fruit de trouvailles dues au hasard, et comme on n'a pas encore effectué les fouilles systématiques requises pour pouvoir établir une chronologie stratigraphique de référence, il est aussi difficile de les dater que de les identifier.

Tous les bâtiments séculiers, qui étaient en bois, ont été détruits. Et avec eux des sculptures sur bois et des peintures de la plus grande importance. Ce sont autant de maillons manquants dans l'évolution de l'art khmer.

De surcroît, la majeure partie de cette documentation - épigraphique ou plastique - appartient essentiellement à l'âge classique de la culture khmère, les périodes pré-angkorienne et angkorienne, c'est-à-dire, du VII<sup>e</sup> au XIV<sup>e</sup> siècles.

Avant et après nous ne savons pratiquement rien !

**[Les voies d'une stratégie de recherche]**

[Pour pallier ces handicaps documentaires, il convient donc de soigneusement recadrer nos connaissances et de les réintégrer dans une stratégie de recherche qui s'appuie sur une double réévaluation :

- théorique, celle du concept réordonnateur d'indianisation
- pratique, d'une méthodologie archéologique globale].

---

<sup>14</sup> P. PELLISOT, *Mémoires sur les Coutumes du Cambodge de Tchéou Ta-kouan*, Paris 1950.

<sup>15</sup> [M. YANG Baoyun nous signale que trois équipes chinoises ont rassemblé la collection des sources historiques chinoises dans le cadre de trois publications : [*Collection des documents sur le Cambodge dans les ouvrages anciens de Chine*] par Guo Zhenduo, Lü Dianlou et Wang Sheng : Beijing, Université du Peuple, 1984, 284 p. ; [*Documents historiques concernant le Cambodge dans les ouvrages anciens de Chine*] par Chen Xiansi, Xu Zhaolin, Zhao Heman, Zhan Fangyao et Zhang Wansheng : Zhengzhou, Edition du peuple du Henan, 1985, 391 pp. ; [*Collection des documents concernant le Cambodge dans les ouvrages anciens de Chine*] édité et annoté par Lu Junling et Zhou Shaoquan: Beijiing, 1986, 290 pp.]

## [I. LA QUESTION DE L'INDIANISATION]

[La question de l'indianisation est à aborder à trois niveaux :

- le premier représente une sorte d'amont de l'indianisation depuis l'évaluation de ses protagonistes jusqu'à ses modalités pratiques,
- le deuxième est celui de l'analyse de la chaîne, du bassin Méditerranéen à l'Asie du Sud-Est,
- le troisième est celui de l'aval et s'interroge sur la nature exacte des rapports entre apports indiens et choix locaux]

### [A - LES INTERROGATIONS EN AMONT]

#### [1. Bilan de la connaissance sur les deux partenaires]

*[Un contexte protohistorique mal connu, mais avec des éclairages sur les « Dongsoniens »]*

En premier lieu, la préhistoire du Cambodge - comme celle de la Thaïlande et du Laos méridional - attend toujours le grattoir. Des trouvailles dues au hasard, et quelques fouilles isolées ont mis à jour un matériel peu abondant, qu'il est impossible de classer, non plus que d'étudier correctement. Et même si ponctuellement un bon travail a été accompli au nord du Viêt-Nam et dans le Tran Ninh (en même temps qu'un excellent travail en Malaisie et surtout en Indonésie), il faut bien reconnaître que notre connaissance de la préhistoire du sud-est asiatique continental est encore balbutiante - quelque brillantes et séduisantes que soient les hypothèses qui se sont essayées à rendre compte de ses grandes lignes<sup>16</sup>. Puisque l'on ne dispose

---

<sup>16</sup> R. von HEINE-GELDERN « Urheimat und frühere Wanderungen des Austronesier », *Anthropos*. 1932. vol XXVII ; P.V. van STEIN CALLENFELS « The Melanesoid Civilisations of Eastern Asia », *Bull. of the Raffles Museum*, 1936, sér. B. vol. I, p. 41 ; R. von HEINE-GELDERN, *Prehistoric Researches in the Netherland Indies*, New York, 1945.

malheureusement d'aucune autre voie d'accès - par exemple sous forme d'un éventuel gisement complémentaire de sources littéraires pour cette période<sup>17</sup> - ce n'est qu'après une exploration archéologique systématique du secteur, accomplie par un certain nombre de fouilles<sup>18</sup>, que nous serons en mesure de nous interroger sur l'origine et l'évolution des « premiers hommes », et de nous faire une idée de ce qu'ils étaient avant que l'influence indienne ne se soit fait sentir.

Nous pourrions alors - et seulement alors - affronter le deuxième temps de l'enquête : l'évaluation de la nature exacte de l'impact de la civilisation indienne sur les sociétés d'Asie du Sud-Est péninsulaire, sachant qu'il est d'ores et déjà patent que les populations qui ont subi cette influence, n'étaient pas « sauvages » mais possédaient des cultures apparemment dotées d'un certain raffinement - comme lesdits Dongsoniens<sup>19</sup>, raison pour laquelle ils ont été en mesure d'assimiler les apports indiens. A défaut, ils seraient restés imperméables à ces apports, comme tant de Tribaux d'Indochine<sup>20</sup>, qui bien que vivant depuis des siècles au contact de

---

<sup>17</sup> [Les sociétés périphériques dotées d'écriture qui se sont trouvées au contact des sociétés proto-historiques de Péninsule auraient pu préserver quelques renseignements sur elles, mais tel n'est apparemment pas le cas. cf. WHEATLEY, Paul : *The Golden Khersonese. Studies in the historical geography of the Malay Peninsula before A.D. 1500*. Kuala Lumpur : Universiti Malaya, 1961. xxxiii-388 p.]

<sup>18</sup> [B.-P. G. a consacré plusieurs développements à ces questions; par exemple « Pré- et proto-histoire » (pp. 19-37) dans *Indochine* (1961). L'état de la recherche préhistorique a toujours été un souci constant de B.-P. G. On rappellera sa participation à de nombreux colloques sur ce sujet : en décembre 1953, à Manille, au IV<sup>e</sup> congrès de la Far-Eastern Prehistory Association ; en décembre 1957, à Bangkok, au V<sup>e</sup> congrès de la Far-Eastern Prehistory Association, en tant que président ; en septembre 1961, en tant qu'organisateur, au colloque sur la préhistoire en Asie du Sud-Est qui s'est tenu à l'Université de Hong-Kong à l'occasion du Jubilé de l'Université. Parmi ses textes consacrés à ce sujet on signalera : « Sud-Est Asiatique : Art et Archéologie : Introduction », pp. 1345-1346. *Encyclopaedia Universalis, Corpus, Supplément*, vol. II. Paris 1980.]

<sup>19</sup> B. KALGREN « The date of the early Dong-son Culture » *Bull. of the Mus. of Far-Eastern Antiquities*, 1942, t. 14, p. 1; O.T. JANSE : *Archaeological researches in Indo-China*. Harvard, 1946-1949 deux vol. publiés. [On regrettera que le plus récent état de la recherche de B.-P. Groslier sur ces matières n'ait pu voir le jour ; on rappellera la conférence qu'il donnait le 20 février 1981 dans le cadre de l'Ecole des Hautes et Sciences Sociales de Paris : « La proto-histoire de la péninsule orientale du III<sup>e</sup> millénaire avant J.-C. au début de l'ère chrétienne ». On signalera les travaux de LOOFS-WISSOWA, Helmut, dont « Les tambours de bronze dits de Dongson et les astres » dans Condominas, G. (éd.) : *Disciplines croisées. Hommage à B.-P. Groslier*. Paris : E.H.E.S.S. (Atelier Asemi 2), 1992. pp. 193-218].

<sup>20</sup> [Dans cette perspective, B.-P.G. a porté une partie de son attention aux populations « tribales » d'Asie du Sud-Est non indianisées ainsi que l'attestent son C.R. de G. Bochet : *Elements de conversation Franco-Koho, us et coutumes des Montagnards de la province du Haut Donnai*, B.S.E.I., XXVII (2), pp. 234-5; sa présentation de P. Bitard, « Carte ethno-

cultures plus avancées - et ce beaucoup plus que les populations d'Indochine ne l'étaient alors avec l'Inde - n'en sont pas moins toujours restés à un stade élémentaire de développement, parce qu'ils n'étaient pas d'un niveau suffisant pour absorber des modèles intellectuels ou sociaux plus élaborés.

***[Une Inde antique encore mal connue et objet de contresens, mais à propos de laquelle la recherche vient d'enregistrer des progrès]***

Autant une juste évaluation des influences indiennes ne sera pas possible tant que nous ne saurons pas avec plus de précision qui a été influencé, autant il est nécessaire de disposer d'un certain savoir sur le vecteur de cette influence. Or, si l'on a beaucoup écrit sur ce sujet depuis cinquante ans<sup>21</sup>, bien peu de choses a été solidement établi. L'expansion indienne est, comme l'évolution biologique, plus lisible dans ses effets que dans son histoire, et personne n'a encore rendu compte avec précision de la façon dont cela s'était passé.

Il faut commencer par reconnaître que, jusqu'à ces dernières années, notre connaissance de l'Inde était restée, pour cette période, relativement médiocre<sup>22</sup>. De surcroît, inconsciemment, cette connaissance a été souvent mesurée à l'aune de l'Inde médiévale, voire à celle de l'Inde moderne, alors que le risque d'un tel *a priori* saute aux yeux. L'Inde, quoiqu'on ait pu dire sur le thème de son « immobilité » - évidente légende -, a plus que changé en vingt siècles, et l'Inde - ou pour parler plus justement les divers secteurs du continent indien - du moins ceux qui ont joué un rôle dans cette expansion - n'étaient pas alors ce qu'ils sont aujourd'hui. Déjà particulièrement vrai au niveau religieux - domaine clef pour notre enquête - ceci l'est sans doute encore plus au niveau des structures sociales. On pourrait même avancer, sans trop avoir à pousser le paradoxe, qu'avec sa société ossifiée, l'Inde médiévale n'aurait pas été en mesure d'« indianiser » l'Asie du Sud-Est, à commencer par le fait qu'elle n'aurait même pas eu la capacité de s'étendre outre-mer.

Heureusement, des informations d'une considérable richesse viennent d'être mises à jour - essentiellement par des chercheurs indiens - et nous commençons à disposer

linguistique de Voensai », *B.S.E.I.*, 1952, pp. 123-135 ; « Le mort assis », *Indochine Sud-Est asiatique* [Saïgon], avr. 1954, n°28, pp. 27-35. [Republié sous le titre : « Chez les Ifugao des Philippines. J'ai vu préparer la vengeance du mort assis », *Sciences et Voyages. La revue du reportage documentaire illustré* [Paris], mai 1955, n°113, pp. 33-38 [BN : Fol Z 1147]].

<sup>21</sup> G. FERRAND, « Le K'ouen-louen », *Journal Asiatique*, juil.-août 1919, p. 15 ; B. Ch. CHHABRA : « Expansion of Indo-Aryan Culture », *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, 1935. Letters, I, p. 54 ; W. STUTTERHEIM, *Indian influences in old-Balinese art*, Londres, India Soc. 1935.; G. COEDÈS, *Etats hindouisés.... op. cit.*, pp. 33 sq. ; R.C. MAJUMDAR, *Ancient Indian Colonisation in South-East Asia*, Oriental Institute, Baroda, 1955, etc.

<sup>22</sup> [En écho à cette préoccupation on évoquera les C.R. de B.-P. G. relatif à Louis Renou : *La Civilisation de l'Inde ancienne. B.S.E.I.*, XXVI (3), 1951, pp. 225 s.; P. Meile : *Histoire de l'Inde. B.S.E.I.*, XXVII (2), 1952, pp. 233 s. ]



d'une meilleure connaissance de l'histoire de l'Inde ancienne, de la formation et de l'évolution de ses religions, aussi bien que des arts qui les ont exprimées. On signalera particulièrement les récents travaux de M. K. Bhattacharya, qui s'est attaché à identifier avec exactitude les sources indiennes des emprunts khmers, aussi bien pour ce qui est de leur origine géographique que de leur date<sup>23</sup>. Dans le domaine de l'art, par exemple, nous avons beaucoup appris sur les styles qui sont les modèles de références des divers types d'art plastiques de l'Asie du sud-est : ceux d'Amaravati et Pallava. Nous sommes personnellement engagés dans ce champ de recherche, et nous espérons être, quelque jour, en mesure d'avancer de nouvelles données sur ce sujet<sup>24</sup>. Mais il y a beaucoup plus à faire. Il faudrait, par exemple, se réinterroger sur le rôle spécifique de l'Inde du Sud dans ce processus d'indianisation<sup>25</sup> ; il conviendra également de disséquer le processus exact de l'expansion indienne, pourquoi il s'est produit et comment.

## [2. Hypothèses sur les causes de l'indianisation]

### [*Le rôle moteur du commerce international*]

De nouvelles découvertes offrent déjà un éclairage neuf, même si l'on n'a pas encore entièrement pris la mesure de leur intérêt. Nous voulons parler des dernières découvertes archéologiques en Inde du Sud. Les fructueuses fouilles de Sir Mortimer Wheeler<sup>26</sup> ont révélé l'ampleur du commerce qui a pris corps au premier siècle de

---

<sup>23</sup> BHATTACHARYA, Kamalesvar : « La secte des Pasupata dans l'ancien Cambodge », *JA*, 1955. vol. CCLVIII (4), p. 479. id., « Études sur l'iconographie de Banteai Samré », *Arts Asiatiques*, 1955. T. III, fasc. 4, p. 294. Id., « Notes d'iconographie khmère », ib. 1956. T. IV (3), p. 183. [Pour une récente étude de ce dernier : "Les religions du Cambodge ancien et l'épigraphie sanskrite", pp. 34-52 in JESSUP, Helen I. & ZEPHIR, Thierry : *Angkor et dix siècles d'art khmer*. Paris : Réunion des Musées Nationaux, 1997]

<sup>24</sup> [La recherche B.-P. Groslier consacrée à l'Inde a fourni la matière à quelques publications : par exemple, voir par exemple : "L'Inde", pp. 54-63. *Atlas de l'Architecture*. Paris : Encyclopaedia Universalis, 1981. "Le monde indien" in CHATELET, Albert & GROSLIER, Bernard-Philippe : *Histoire de l'Art*. Paris : Larousse, 1985. T.2, pp. 621-625.]

<sup>25</sup> Voir, par exemple, K.A.N. SASTRI, *South-Indian influence in the Far-East*. Bombay, 1949, et ID., *History of Southern India*, Londres, 1955, 2d ed.

<sup>26</sup> R.E.M. WHEELER, « Arikamedu : an Indo-Roman trading station on the east coast of India », *Ancient India*, July 1946, n° 2 ; J.M. CASAL, « Sites urbains et funéraires des environs de Pondichery », Paris, 1956 ; ID. « Fouilles de Virampatnam-Arikamedu », Paris, 1949. [Voir également WHEELER, Mortimer (Sir) : *Rome beyond the Imperial Frontiers*. Londres : Belle, 1954 (Aussi: Pelican books, 1955). Traduction française : *Les influences romaines au-delà des frontières impériales [Rome beyond the Imperial Frontiers]*. Paris : Plon (Civilisations d'hier et d'aujourd'hui), 1960. in-16, X-232 p. [BN : 16° G 1658 (18)]. [B.-P. G. a repris la question soulevée par M. Wheeler dans le cadre d'un article qui offre par ailleurs une stimulante synthèse du bilan archéologique de l'indianisation : « L'Asie du Sud-Est.

l'ère chrétienne entre la Méditerranée et l'Inde<sup>27</sup>. Comme tout suggère que ce commerce portait essentiellement sur l'or, les épices [poivre, cardamomes, etc.], les bois de senteur [santal, bois d'aigle, etc.], et diverses résines [benjoin, camphre, etc.], et que nous savons bien que l'Inde n'était pas en mesure d'en produire en quantités suffisantes, il y a tout lieu de penser que les commerçants indiens s'approvisionnaient ailleurs qu'en Inde ; et comme ils étaient, en règle générale, originaires de la côte sud-est du sous-continent indien, c'est tout naturellement qu'ils auraient commencé à naviguer en direction de cette Asie du Sud-Est qui était en mesure de faire face à la demande. Si bien que pour rendre compte de l'expansion indienne, au-delà de la série des autres facteurs probables qui ont déjà été invoqués - à commencer par l'exil politique<sup>28</sup> et le prosélytisme religieux<sup>29</sup> - le commerce apparaît maintenant sans conteste comme la cause la plus importante.

**[Nécessité consécutive pour les Indiens : les séjours prolongés en A.S.E.]**

Mais ce qui constitue, selon nous, l'élément déterminant de ces échanges commerciaux pour la problématique de l'indianisation n'est point tant la matérialité du commerce en lui-même que le fait que les commerçants indiens, pour accomplir le périple maritime requis ne pouvaient faire autrement que de s'établir de manière plus ou moins permanente sur les côtes de l'Asie du Sud-Est<sup>30</sup>. En effet, comme leur navigation transocéanique était tributaire de la mousson - après avoir utilisé une première saison de mousson pour aller en Asie du Sud-Est, ils ne pouvaient pas en revenir, au plus tôt, avant la mousson suivante - les commerçants étaient contraints d'« hiverner » au moins un an en terre étrangère ; d'autant que la marchandise qu'ils

Archéologie des échanges commerciaux », (pp. 254-5). *Le Grand Atlas de l'Archéologie*. Paris : Encyclopaedia Universalis, 1985]

<sup>27</sup> H.G. RAWLINSON, *Intercourse between India and the Western World*, Cambridge, 1916 ; E.H. WARMINGTON, *The commerce between the Roman Empire and India*, Cambridge, 1928 ; P. MEILE, « Les Yavanas dans l'Inde tamoule », *Journal Asiatique*, 1940-41, p. 80.

<sup>28</sup> L. de LA VALLEE-POUSSIN, « L'Inde aux temps des Mauryas et des barbares, Grecs, Scythes, Parthes et Yue-tchi », dans *Histoire du Monde* d'E. CAVAIGNAC, Paris, 1930.

<sup>29</sup> S. LEVI, « Ptolémée, le Niddesa et la Brhatkatha. Etudes Asiatiques » .... 25<sup>ème</sup> anniversaire de l'E.F.E.O., Hanoi, 1925, vol 2, p. 1 ; ID. « Les 'marchands de mer' et leur rôle dans le bouddhisme primitif », *Bull. Assoc. Amis de l'Orient*, 1929, n°3, p. 19 ; ID. « K'ouen-louen and Dvipantara », *Bijdr.*, 1931, t. 88, p. 627 ; id. « Manimekhala, divinité de la mer », *Bull. Letters Acad. Belgique*, 1930, p. 202 ; K.A.N. SASTRI, « Agastya », *Tijdsch. Bat. Gen.* 1936, vol. 76, p. 503. [Cf. également B.-P. G. : « Les Chine et l'Insulinde, l'expansion du Bouddhisme », pp. 114-127, dans P. Francastel (éd.) : *Les Sculpteurs célèbres*. Paris : Mazenod, 1954]

<sup>30</sup> [B.-P. G. a également développé cette problématique dans « Asie du Sud-Est. Expansion de l'art indien », *Encyclopaedia Universalis*. Tome II, Paris 2<sup>e</sup> éd. pp. 914-918. [Réédition E.U. 1983, T. 3, pp. 196-200, qui sous un titre trop modeste rebrasse en réalité toute la question des modalités de l'indianisation]

collectaient était rare, difficile à rassembler en quantité suffisante pour que la cargaison soit rentable, et qu'ils avaient affaire à des populations probablement farouches, et économiquement ou techniquement si mal organisées pour faire face à une telle demande qu'il est même probable que ce sont les commerçants Indiens eux-mêmes qui se sont trouvés devoir collecter plusieurs de ces produits, tel par exemple l'étain de Malaisie dont ils devaient probablement exploiter directement les mines.

Tous ces facteurs ont conduit ces 'gens de mer' indiens à transformer leurs points de relâche en Asie du Sud-Est en établissements plus ou moins permanents. Jouant sur des logiques d'échange pacifique, ces derniers, loin d'être des colonies au sens politique moderne du terme ou des points d'appui en termes militaires, constituaient, à la porte même des peuples locaux, des foyers ouverts de culture indienne dotés d'une forte capacité de rayonnement.

### **[3. Les modalités de l'application pratique]**

#### *[Les implications socioculturelles et alimentaires de ces établissements]*

Cette installation à demeure des Indiens a eu une autre conséquence, dont on n'a pas vraiment pris la mesure, mais qui est d'importance primordiale.

Étant donné ce qu'étaient les navires de commerce de l'époque et le fait que la base alimentaire des Indiens était le riz - intransportable à ces conditions parce qu'il aurait fermenté -, nos voyageurs n'avaient pas d'autre solution que d'en produire là où ils s'établissaient, à la fois pour se nourrir pendant la durée de leur séjour et pour assurer leur voyage de retour ; si les peuples peuvent sans trop rechigner changer leurs habitudes mentales ou religieuses - pour ne rien dire de leurs idées politiques -, en revanche, ils ne modifient pas volontiers leurs habitudes alimentaires. Constatation d'autant plus fondamentale pour ce qui est des Indiens, que ceux-ci relèvent d'un univers social fortement structuré autour de pratiques alimentaires étroitement mêlées aux attitudes religieuses et mentales.

Il est donc vraisemblable que, partout où ils se sont établis, les colons ont recréé, à l'identique de celles qui existaient aux Indes, des 'cellules' de vie indienne qui, en l'occurrence, étaient des établissements autosuffisants, animés par des structures de vie collective (parfois à dimension politique) et suivant des référents indiens - au moins formellement, car ils se sont certainement alliées à des filles du pays - le tout sous la nécessaire égide de leurs prêtres et de leurs temples. On peut se faire une idée de ce processus en observant ce qui se passe de nos jours dans les quartiers indiens de Rangoon à Saïgon, de Djakarta à Phnom Penh, de Singapour à Bangkok ; *lato sensu*, les Chinois, à leur manière, n'agissent d'ailleurs pas différemment<sup>31</sup>.

---

<sup>31</sup> [A ce propos on rappellera la recherche de B.-P. G. : « Une enquête démographique et sociale sur un quartier de Saïgon-Cholon », *B.S.E.I.*, XXIX (1), 1954, pp. 5-32]

Si aucun comptoir indien de ce type n'a encore été à proprement parler reconnu comme tel - ni n'a, à plus forte raison, encore fait l'objet d'une fouille archéologique en règle -, cette hypothèse est à tout le moins fortement étayée par les diverses retombées de l'indianisation. Il est par exemple clair, puisque les plus anciens des temples et des statues d'Asie du Sud-Est étaient les copies conformes de modèles indiens, que les artisans du cru ont eu, au départ, sous les yeux, des modèles de temples authentiquement indiens, mais construits sur place<sup>32</sup>.

***[Conséquence au second degré de ces « établissements » : le rapport au terroir]***

Seulement, tout semble indiquer qu'à cette époque, les indigènes d'Indochine étaient plus des écobueurs que des agriculteurs permanents, raison pour laquelle - à l'exception des quelques pêcheurs établis sur des berges basses - on les trouvait plus en haute région qu'en plaine. Par plaines, il faut entendre en Indochine du sud, ce qui était alors des manières de deltas marécageux ou des plaines alluviales soumises à l'inondation, qui ne sauraient être mis en culture sans d'extensifs drainages ou des systèmes de contrôle de l'eau. Or, les Indiens maîtrisaient ces techniques, comme le montrent les travaux accomplis en pays Pallava ou à Ceylan<sup>33</sup>. Ils les ont donc probablement mises en oeuvre pour assurer la production de leur nourriture en Asie du Sud-Est, les enseignant par là-même aux populations locales, et leur fournissant ainsi le moyen d'édifier un certain type de société sédentaire et d'atteindre ainsi à un niveau de civilisation plus avancé.

Bien que, là encore, nous ne puissions pas prouver de manière détaillée cet aspect de l'indianisation<sup>34</sup>, il ne peut y avoir de doute à ce sujet quand on observe d'avion l'extraordinaire réseau d'irrigation du Fou-nan ; unique pour l'époque dans cette zone, on ne lui voit pas d'autre explication<sup>35</sup>. J'ai personnellement le sentiment que ce fut là le cadeau le plus important de l'Inde à l'Indochine, sans lequel tous les autres apports de la culture indienne seraient restés anecdotiques pour la bonne raison qu'ils n'auraient pas eu les moyens de survivre.

---

<sup>32</sup> [B.-P. G. a également développé ces questions dans : "L'Asie du Sud-Est", pp. 64-71. *Atlas de l'Architecture*. Paris : Encyclopaedia Universalis, 1981].

<sup>33</sup> L. BROHIER, *Ancient irrigation works in Ceylan*, Colombo, 1930, 3 vol. ; C. MINAKSHI, *Administration and social life under the Pallavas*, Memoirs of the A.S.I. Madras, 1938.

<sup>34</sup> [On renverra volontiers aux travaux de Jacques DUMARÇAY sur les retenues d'eau khmères en rappelant qu'il fut l'un des principaux collaborateurs de B.-P. G. à la Conservation d'Angkor]

<sup>35</sup> B.-P. GROSLIER, « Recent discoveries and new alignment on Indochina's past », *Proc. of the Eight Pacific Sciences Congress, Anthropol. Div.* Quezon City, 1956, vol. 2, fasc. 3, p. 230 ; ID. « Indian migrations and cultural diffusion in South-East Asia », *9th Pacific Sciences Cong.* Bangkok, 1957, p. 49. vol. 3, *Anthropology & Social Sciences*, pp. 32-52.

## **[B - LES TROIS MAILLONS DE L'INDIANISATION]**

Si nous adoptons cette lecture, au moins à titre d'hypothèse de travail, nous serons déjà peut-être en mesure de mieux analyser la question de cette expansion indienne en Asie du Sud-Est en la resituant dans la globalité de son contexte. Trois ensembles territoriaux sont successivement à prendre en compte, chacun avec son niveau d'implication, et avec son propre jeu de causalités : [ces ensembles fonctionnant les uns par rapport aux autres de manière symétriquement inversée].

### **[1. Les 'agents' : Méditerranée et Inde]**

#### **[Le monde méditerranéen : un simple stimulus économique ponctuel]**

Paradoxalement, c'est le monde méditerranéen qui se trouve être à l'origine du mouvement de l'expansion indienne vers l'Asie du Sud-Est, mais d'une manière involontaire et inconsciente, car pour des raisons conjoncturelles purement économiques et partant sans grande relation avec un processus d'échanges culturels déjà peu significatif dans le sens Inde-monde méditerranéen<sup>36</sup>. En effet, à proportion de sa puissance économique, ce monde méditerranéen s'est trouvé demandeur de produits de luxe exotiques, qu'il était de surcroît prêt à payer au prix fort, ainsi que le déplorait Pline l'Ancien<sup>37</sup>, d'autant que globalement ces échanges n'étaient pas - toutes proportions gardées - réellement significatifs. En effet, lorsque en raison de circonstances tenant à l'évolution historique du Proche-Orient, les routes entre Rome et l'Orient devinrent de plus en plus aléatoires pour un commerce de luxe de ce type, il cessa virtuellement (probablement sans même que cela eût des conséquences économiques pour le monde méditerranéen).

Les épices n'en avaient pas moins été inscrites dans la mémoire collective du monde méditerranéen, et de ce fait leur commerce finit, malgré tous les obstacles, par reprendre. Il fut d'abord relevé par les marins arabes et les bateaux de Venise. Puis, quand les Turcs prétendirent accaparer définitivement cette immémoriale route de la soie et des épices, l'Europe de l'Ouest a essayé à nouveau d'obtenir ce luxe, mais cette fois par la voie du Sud, en faisant la circumnavigation de l'Afrique (... ou par celle de l'Ouest, découvrant l'Amérique en chemin). Si bien que l'apparition

---

<sup>36</sup> Tout au plus retracera-t-on l'influence indienne sur certains aspects de la pensée méditerranéenne, voir J. FILLIOZAT, *La Doctrine classique de la médecine indienne. Ses origines et ses parallèles grecs*. Paris, 1949 ; ID., « Les relations extérieures de l'Inde », *Publications de l'Institut français d'Indologie*, n°2. Pondichéry, 1956.

<sup>37</sup> PLINE, *Histoire Naturelle*, VI-26 ; R. SEWELL, « Roman coins found in India », *Jal R.A.S.*, 1904, p. 591 ; R.E.M. WHEELER, id., in *Ancient India*, July 1946, n°2, p. 116.

d'Albuquerque sur les côtes de l'Inde s'inscrit comme la conséquence de l'arrivée aux Indes de commerçants romains, quinze siècles plus tôt. A ceci près que cette fois-ci, ce sont les Européens eux-mêmes qui sont allés vers l'Extrême-Orient<sup>38</sup> pour quêrir les produits de luxe, sans faire appel aux intermédiaires indiens.

*[L'Inde : une implication rapidement oubliée]*

En effet, au début [de cette gestion internationale des épices], c'est l'Inde qui, de par sa situation au point d'articulation de ces échanges, s'est trouvé bénéficiaire du stimulus provoqué par l'appel d'un marché occidental riche et important. A ce titre, les implications ont d'abord été d'ordre économique - [c'est-à-dire, au premier degré, avec un impact de même nature que celui reconnu dans le monde méditerranéen. Il n'en reste pas moins, au second degré, que se repèrent deux différences significatives sur les conséquences de ces échanges : les premières, de temps court, les secondes, de temps long].

[Les conséquences de temps court portent pour une part sur les processus internes de développement et pour une autre sur le jeu des échanges culturels avec l'Occident :]

- Tout d'abord, il est vraisemblable que la grande richesse acquise ainsi par l'Inde n'a pas laissé de jouer un certain rôle dans la globalité de son développement. Il est en particulier probable que ce fut un facteur important de l'expansion de l'Inde du Sud, et par là-même de son aryanisation.

- Ensuite, des influences culturelles venues de l'Ouest ont circulé le long de la route commerciale vers l'Inde. S'il n'y a aucun doute que les influences méditerranéennes<sup>39</sup> s'étaient antérieurement épanouies en Inde du nord-ouest, ne serait-ce que parce qu'elle avait déjà été en partie occidentalisée par Alexandre, les royaumes gréco-bactriens et les invasions des Kushan, il ne peut y avoir aucun doute non plus sur le fait que le reste de l'Inde a alors également ressenti les effets de ces influences. Si nous ne sommes pas, par exemple, tout à fait sûrs que le concept d'art «gréco-bouddhique»<sup>40</sup> doive être rejeté au profit de celui d'art «romano-bouddhique»<sup>41</sup>, nous sommes néanmoins enclins à admettre la réalité d'une influence romaine directe

---

<sup>38</sup> [Illustre cette sensibilité de B.-P. G. à la présence portugaise en Extrême-Orient : « Macao, la Portugaise de Chine », *Sciences et Voyages*, avr. 1955, n°112, pp. 44-46; ou *A master plan for Malakka*. Kuala Lumpur, Federation Museums. 1974. In-4°, 68 pp.]

<sup>39</sup> [B.-P. G. : « L'Inde et la Pensée méditerranéenne », *Proc. of the XXIInd Int. Congress of Orientalists, Istanbul, 1951*. Leyde : Brill, 1957.T. II, pp. 474-480 [BN: 8° O<sup>2</sup> 492 (1951)]]

<sup>40</sup> [B.-P. G. : « Les influences dionysiaques dans l'iconographie grec-bouddhique », *Proc. of the XXIInd Int. Congress of Orientalists, Istanbul, 1951*. Leyde : Brill, 1957.T. II, pp. 480-487 [BN: 8° O<sup>2</sup> 492 (1951)]]

<sup>41</sup> O. BACHHOFFER, « On Greek and Saka in India », *Journal of American Oriental Soc.*, Dec. 1941, vol. 64, fasc. 4, p. 228 ; E. GHIRSLAN, *Begram*, Mém. Inst. français Arch. or. du Caire, t. XXIX, et Mém. D.A.F.A., t. XII. Le Caire, 1946 ; Sir Mortimer WHEELER, *Rome beyond the Imperial frontier*, London, 1956.

sur l'art indien de cette période. Il est également assuré que des échanges substantiels ont alors eu lieu dans le domaine de la pensée scientifique.

[Les conséquences de temps long portent sur le devenir du rapport de l'Inde avec l'Asie du Sud-Est]. L'Inde, dès qu'elle a été séparée de l'Occident, n'a plus prêté attention à la quête des épices [non plus qu'à l'Asie du Sud-Est] ainsi que le prouve le fait qu'elle a alors cessé d'envoyer ses navires vers l'Est, puis oublié son empire commercial sud-est asiatique, au point que les références le concernant, dans sa littérature, rempliraient au mieux deux ou trois pages imprimées.

C'est seulement au début de ce siècle, et dans les pas des chercheurs européens, que les Indiens se sont rendus compte, en même temps qu'ils commençaient à nouveau à y émigrer, mais cette fois dans le sillage de la domination coloniale et économique européenne, qu'il avait existé une « plus grande Inde ». Ils sont maintenant légitimement fiers de ce passé, car c'était celui d'une conquête pacifique ; cependant, ils manquent un peu, parfois, de sens critique quant à sa vraie signification.

## [2. Les 'sujets' : L'Asie du Sud-Est et son indianisation]

### [L'Asie du Sud-Est et les transferts de technologie et de culture]

Pour l'Asie du Sud-Est, en revanche, les conséquences de ce commerce n'ont au premier chef rien eu d'économique<sup>42</sup>, même si, en échange de leurs marchandises, les peuples de cette région ont reçu des produits manufacturés, cela n'a eu aucun impact pour élever leur niveau culturel, ou même améliorer leur niveau économique. A preuve, on trouve dans la région, de la céramique chinoise et des objets en bronze dès le commencement de l'ère chrétienne, sans que ceci ait aucun impact apparent. On le comprend d'ailleurs très bien à travers des exemples contemporains ; en Indochine, des populations telles que les Man ou les Mèò<sup>43</sup> qui ont pendant des siècles échangé contre des lingots d'argent de la *materia medica* et de l'opium aux habitants des plaines, n'ont jamais accompli aucun progrès spécifique en relation avec cette activité. Il est bien connu qu'un groupe ne peut emprunter quelque chose de significatif provenant d'un autre groupe s'il ne partage pas, au moins approximativement, un niveau technologique et social.

---

<sup>42</sup> [B.-P. G. poursuivra volontiers cette méditation, par exemple avec : « L'Asie du Sud-Est. Archéologie des échanges commerciaux », (pp. 254-5). *Le Grand Atlas de l'Archéologie*. Paris : Encyclopaedia Universalis, 1985.]

<sup>43</sup> [On rappellera l'intérêt de B.-P. G. pour ces populations, cf. « Visite aux Méos de la Haute-Indochine », *Sciences et Voyages*. n° 47, Paris, nov. 1949, pp. 347-359 ; « Chez les Yao de Chine », *ibid.* n°52, avr. 1950, pp. 132-146 ; « Chez les Lolo de Chine », *ibid.* n°70, oct. 1951, pp. 345-352. Egalement : CR Embree, F. & Thomas Jr, W.L. : *Ethnic Groups of Northern South-East Asia*, 1950. *B.E.F.E.O.*, XLVI (2), 1954. pp. 661-672]

Mais parce que ces échanges ont été, pour ces peuples l'occasion d'un contact permanent avec les éléments de présence indienne établis sur leurs propres rivages, ils ont appris - et n'ont pas oublié - l'ensemble de la structure d'une civilisation plus élevée. Ils ont ainsi acquis tout à la fois les moyens technologiques qui autorisent l'accroissement de la production et les outils sociaux des sociétés complexes ; ils ont appris l'écriture, une langue de communication universelle, le sanskrit, et toutes les disciplines nécessaires à la définition d'un ordre culturel ambitieux : à commencer par les mathématiques et l'astronomie. Et, parce que, pour ce type de civilisation, la religion est essentielle, ils ont également adopté les cultes indiens.

Tout ceci a été qualifié fort à propos d'« indianisation », mais on doit se rappeler que ses aspects intellectuels n'ont pas été plus essentiels que ses composantes économiques et techniques<sup>44</sup>.

### *[Témoignage archéologique de la réappréciation de l'indianisation khmérique]*

Nous sommes à même d'offrir des preuves solides de cette approche, en particulier des preuves archéologiques. S'il est vrai que très peu a été fait à cet égard, et que la tâche est énorme, des étapes importantes ont été néanmoins récemment franchies. Nous disposons maintenant d'un premier rapport de fouilles systématiques effectuées au coeur de la Thaïlande<sup>45</sup>, ainsi que d'une première description des antiquités du Fou-nan<sup>46</sup> ; une recherche intéressante est actuellement en cours en Malaisie. Nous avons, nous-mêmes, effectué un survol aérien systématique du Fou-nan et découvert un extraordinaire réseau d'irrigation et de cités<sup>47</sup>. Pour ce qui est du Tchen-la, beaucoup en revanche reste à faire, particulièrement en Thaïlande - où les premières recherches ont ouvert de brillantes perspectives<sup>48</sup> - ainsi qu'au Laos du sud où l'on peut situer son origine<sup>49</sup>.

Il est, de toute façon, évident que seule une méthodologie de type archéologique est en mesure de révéler ce passé, ne serait-ce que parce qu'il y a peu d'espoir d'obtenir plus de textes et que de toute façon ce seront toujours des textes lapidaires. Et comme le caractère fructueux de fouilles correctement exécutées est maintenant suffisamment prouvé, nous pouvons espérer être, tôt ou tard, en mesure d'écrire l'histoire de cette période. Ce n'est que lorsque ceci aura été fait, et seulement alors, que nous serons en

<sup>44</sup> Voir B.-P. GROSLIER, *Indian migrations ... op cit.*

<sup>45</sup> P. DUPONT, *L'Archéologie mène de Dvaravati*, Publications de l'E.F.E.O., 41. Paris, 1959.

<sup>46</sup> L. MALLERET, *Archéologie du Delta du Mékong*, PEFEO 44. Paris, 1959, vol. 1.

<sup>47</sup> B.-P. GROSLIER, « New discoveries »... *op. cit.* ; ID. « Milieu et évolution en Asie », *Bulle. Soc. des Etudes Indochinoises*, nlle série, vol. 27, n°3, 3° trim. 1952, p. 295.

<sup>48</sup> P.R.D. WILLIAMS-HUNT : « An introduction to the study of Archeology from the air », *Journal of the Siam Society*, XXXVII, Pt. 2, pp. 85-110.

<sup>49</sup> G. COEDES, « Nouvelles données sur les origines du royaume khmer : la stèle de Vat Luong Kau... », *B.E.F.E.O.*, 1er semestre 1954, t. XLVIII, fasc. 1, p. 209.



mesure de comprendre entièrement les périodes classiques du Cambodge, c'est-à-dire, la période pré-angkorienne (VII<sup>e</sup>-VIII<sup>e</sup> siècles) et la période angkorienne (IX<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles).

### **[C - L'AVANT DU PHÉNOMÈNE]**

#### **[1. Nécessaire réévaluation de l'apport indien et profondeur de sa khmérisation]**

##### **[Réévaluation de l'apport indien]**

Là encore, bien que cette période semble assez bien connue, il faut revenir sur plusieurs de nos évaluations. Et d'abord - conséquence directe de ce que nous venons de dire - sur l'importance de la culture indienne dans le Cambodge classique.

Etant donné que le sanskrit est la langue officielle, la littérature sanskrite, la source de toutes les citations, l'art indien, l'origine de l'art khmer, et les religions indiennes, les modèles suivis au Cambodge, nous sommes portés à interpréter la totalité de la civilisation khmère en termes indiens. Mais, si les origines et les modèles étaient bien indiens, comme nous venons de le repreciser, les Khmers n'en ont pas pour autant nécessairement ressenti leur culture comme indienne, ni même situé clairement son origine en Inde. D'autant plus que passé une certaine période, ils n'ont plus eu de contact direct avec les colons indiens, qui avaient disparu, ni, probablement, d'échanges permanents avec la 'mère-patrie'. Au contraire, il y a d'amples témoignages de l'entière assimilation de l'influence indienne, après les siècles de culture du Fou-Nan puis du Tchen-La, - au plus tard à l'époque d'Angkor, à partir du IX<sup>e</sup> siècle. Les contacts directs étaient très rares ; nous n'en connaissons que quelques exemples, et ils n'entraînèrent vraisemblablement pas de véritables conséquences.

##### **[La profondeur de l'assimilation]**

Les Khmers avaient en fait à ce point assimilé l'univers indien que pour eux Siva ou Visnu étaient des dieux khmers, que le mont Meru était au Cambodge, et le *Rāmāyana*, une épopée nationale. Même si parmi les représentants les plus cultivés des couches supérieures de la société, les modèles indiens représentaient toujours une sorte d'idéal, non dépourvu d'une dimension nostalgique (comme, par exemple, la Grèce est la seconde mère-patrie de chaque Occidental cultivé), il n'y pas de doute que ce n'était pas incompatible avec le sentiment que ceux-ci participaient à une culture purement nationale. En revanche, pour ce qui est du peuple, la question des origines indiennes ne se posait certainement pas.

Ce n'est pas le seul exemple d'un tel processus d'assimilation totale ; de nos jours, nous pouvons toujours le voir fonctionner, par exemple dans le cas du bouddhisme, qui est devenu de plus en plus national dans les divers pays d'Asie du Sud-Est, au point qu'une nation en arrive à créer la fiction de voyages du Bouddha dans son propre pays, ou y recrée une géographie bouddhiste complète.

## **[2. Modalités et limites de l'indianisation]**

### *[Des choix khmers sélectifs]*

D'autre part, nombre de faits conduisent à la conclusion que les Khmers ont probablement choisi, dans la richesse prodigieuse de la culture indienne, les seuls traits qui correspondaient le mieux à leurs propres croyances et aspirations, ceux qui étaient les plus expressifs et donc à cette fin les plus efficaces, ainsi que les seules techniques, adaptables à leur environnement. Par exemple, ni la maison khmère sur pilotis, ni la nourriture khmère - qui ne fait aucune utilisation du lait - n'ont été abandonnées en faveur de la maison ou de l'alimentation indiennes. Dans le cas d'un emprunt, il n'est que normal que ce qui a été adopté ait été assimilé au point que l'emprunteur s'y soit complètement identifié.

Quoiqu'il en soit, leur culture ayant évolué, les Khmers ont nécessairement au cours du temps modifié les données indiennes originelles. Et finalement, il n'est resté des prototypes indiens que des formes extérieures ou des expressions ; le contenu était tout à fait nouveau, et c'était, à proprement parler, la civilisation khmère. Bien qu'il ait écrit en latin, Descartes ne pensait pas comme un Romain !

Le cas de l'art khmer est, de ce point de vue, révélateur ; assurément d'origine indienne, il est néanmoins sans discussion possible, indigène dès son apparition. En définitive, avec les mêmes éléments, un nouveau style plastique avait été élaboré, et ceci (point qui n'a pas été suffisamment souligné) parce que c'était l'expression d'un autre ordre social et conceptuel. En conclusion, l'art khmer a donné naissance à des structures qui sont uniques, et sans aucun point de référence en Inde.

### *[La fausse validité de la notion de colonisation]*

S'il n'est donc point tant injustifié que trompeur de parler du Cambodge classique en faisant référence à des concepts de « colonies » indiennes, ou de « culture » indienne, il reste que nous ne devons pas sous-estimer la contribution indienne, qui fut non seulement considérable, mais, au début, évidemment essentielle. Mais, pour autant, les historiens ne peuvent attribuer leurs propres catégories - même quand elles sont scientifiquement certaines, et quelle qu'en soit la légitimité - aux Khmers de l'époque qui n'ont probablement pas pensé leur propre vie comme « indienne ».

Ce serait aussi inapproprié que de qualifier la civilisation carolingienne et le commencement du christianisme médiéval de « romains », parce que César a conquis la Gaule et a préparé le terrain pendant des siècles de domination politique et

culturelle romaine. Aucun doute que, sous Charlemagne, d'une certaine manière les lois et l'administration aient été romaines, tout comme l'art était l'héritier de l'architecture romaine, et nombre de formes plastiques ou de thèmes iconographiques du christianisme étaient des dérivés de l'art romain et byzantin, ou même nombre de ses dogmes, des dérivés des philosophies grecques et romaines.

Néanmoins, tout le monde connaît l'originalité et la personnalité de cette période. Après un processus semblable d'assimilation, réparti exactement sur la même période au plan de la durée (Angkor a été choisi en tant que capitale en 802, deux ans après le couronnement de Charlemagne en tant qu'empereur romain), la civilisation khmère s'est retrouvée laissée à elle-même ; le processus a mené à l'indianisation, mais a également représenté une libération de cette même indianisation.

### [3. Vers une nouvelle approche]

#### [Les spécificités des visions khmères]

D'autre part, nous voudrions préciser que la saisie générale de cette civilisation angkorienne (et pas seulement celle de la teneur exacte de ses traits indiens) ne contient qu'une partie de la vérité, en ce qu'elle représente seulement une partie officielle, de surcroît fondée sur des sources modifiées. Autant nous sommes personnellement convaincu que, eu égard à cette réserve, cette saisie est correcte pour l'essentiel, autant nous ne pensons pas que - y compris au niveau du roi et de l'élite indianisée et donc à plus forte raison pour la totalité des Cambodgiens<sup>50</sup> -, une telle approche soit perçue comme l'unique interprétation possible. Il semble au contraire, que les auteurs modernes ont trop souvent considéré la société khmère comme une sorte de pyramide monolithique où tout coulait unilatéralement du haut vers le bas. Nous nous rendons compte maintenant qu'une société a plusieurs niveaux de pensée et d'activités, concomitants, mais pas toujours en harmonie ou même en corrélation. D'ailleurs, nous savons bien que la religion ou la cosmologie d'une culture ne peuvent être expliquées sans référence à son économie, à sa structure sociale, et à la totalité de sa technologie. En fait, l'art lui-même n'est pas autre chose que l'expression globale de ce complexe<sup>51</sup>.

---

<sup>50</sup> [B.-P. G. n'a cessé de rappeler cette dualité nécessaire de l'approche de la réalité khmère, ainsi qu'en témoigne par exemple son C.R. de E. Porée-Maspéro : *Cérémonies privées des Cambodgiens*. Phnom-Penh : Commission des Moeurs et Coutumes du Cambodge. : ou « L'image d'Angkor dans la conscience khmère », *Seksa khmer*, 8-9, pp. 5-30. 1985-6]

<sup>51</sup> [On lira sur ces thèmes ces autres textes de B.-P. G. : « Introduction à l'Art sacré ». Exposition, Saïgon, Bureau des Affaires Culturelles, in-8°, 28 p. ; « Archéologie et histoire de l'art », *Encyclopaedia Universalis*, vol. Symposium, 1985. pp. 499-507.]

*[Nécessaires réévaluations méthodologiques]*

Dans l'image habituelle de l'empire khmer, ces problèmes sont complètement ignorés, ce qui est regrettable ; par voie de conséquence, l'originalité de la civilisation est mal évaluée et les problèmes sont écartés à la légère. Il y a de vagues allusions au roi, chef de toute chose, régnant au-dessus d'une masse informe de sujets-esclaves. Mais, même si tel était le cas, des preuves détaillées seraient nécessaires, parce que nous aurions une situation plus ou moins unique dans l'histoire. On devrait expliquer comment une société si anormale a évolué à l'écart de l'indianisation des groupes aborigènes môn-khmers, et comment elle pourrait avoir subsisté pendant des siècles sans aucune tension apparente (car, paradoxalement, l'histoire khmère ne porte aucune trace de révolution sociale ou de troubles), travaillant avec une tellement évidente bonne volonté pour la seule gloire du roi.

**[II. PROBLÉMATIQUE DU TERRAIN :  
LA QUESTION DE LA STRUCTURE GLOBALE]**

En outre, on devrait au moins expliquer pourquoi les temples colossaux d'Angkor ont été construits dans ce qui n'était pas un pays très fertile, et plus précisément dans la plus mauvaise partie d'une région elle-même peu fertile. En d'autres termes, une complète réévaluation de notre connaissance du Cambodge classique semble des plus nécessaire. Dans cette perspective, quelques autres approches possibles du problème sont à préciser.

Nous avons déjà montré que l'archéologie - en particulier les dernières méthodes d'archéologie de terrain - offre le meilleur espoir de solution. Mais ce n'est pas exclusif d'autres possibilités. Par exemple, des inscriptions khmères peuvent être interprétées d'un point de vue<sup>52</sup> économique, sociologique ou juridique. On pourrait aussi faire rendre beaucoup plus à l'étude des vestiges, déjà intelligemment menée<sup>53</sup>. Mais, comme nous avons personnellement eu la chance de pouvoir travailler dans ce domaine, nous avons pensé qu'il valait mieux nous consacrer à la recherche archéologique. Nous nous sommes concentrés sur ce sujet de 1951 à 1954, puis de 1957 à 1958, avec l'aide généreuse de l'Ecole Française d'Extrême-Orient.

---

<sup>52</sup> Par exemple, G. COEDES, « La stèle de Tuol Romlon Tim », *Journal Asiatique*, 1954. vol. CCXLII, fasc. 1, p. 49.

<sup>53</sup> George GROSLIER, *Recherches sur les Cambodgiens*, Paris, 1921.

Nous ne pouvons pas donner ici même un bref résumé de cette recherche<sup>54</sup> encore en cours<sup>55</sup>. Mais nous pouvons au moins souligner quelques méthodes et leurs résultats, qui semblent offrir les meilleures perspectives. Il s'agit :

- de fouilles complètes des sites d'habitation
- et de survols aériens systématiques.

## [1. Les premières fouilles à Angkor Thom]

### [Bilan général des fouilles du Palais Royal]

Des fouilles appropriées n'avaient pas encore été entreprises au Cambodge. L'une des raisons étant qu'il y avait environ 800 monuments encore existants sur l'ensemble du pays, et qu'il était nécessaire de commencer par en faire l'inventaire, de les étudier et de les dater. Comme chacun le sait, ceci a été fait avec un certain succès par les chercheurs de l'Ecole Française d'Extrême-Orient et du Musée Guimet. Puis l'Ecole Française s'est trouvée en charge de ces ruines, et pendant des années, s'est vue confier la tâche énorme de les préserver des destructions futures, et, si possible, de les reconstruire entièrement. Pour notre part, dès que nous avons pu nous consacrer à la recherche pure, nous avons projeté de fouiller les emplacements de quelques logements.

Pour différentes raisons, quand le choix a été fait en 1952, nous avons été limités à la région d'Angkor, où nous ne pouvions rien trouver d'autre qu'un site urbain. Nous avons finalement choisi le palais royal d'Angkor Thom, où les perspectives étaient plutôt brillantes à en juger et par les précédentes trouvailles effectuées par chance, et par l'histoire générale de la zone. Une première fouille de longue durée y a été effectuée d'octobre 1952 à mai 1953<sup>56</sup>. Quelques significatifs qu'aient pu être les premiers résultats, nous ne nous sommes pas sentis le droit de les publier, parce que

---

<sup>54</sup> [B.-P. G. : « Recent trends in Cambodian archaeology », *XXth Session of the All India Oriental Conference*, Bhuvanewar, 1959. 40 p.]

<sup>55</sup> [La progression de cette recherche peut-être suivie dans quelques articles destinés au grand public : « Les travaux de la conservation d'Angkor », *Le Monde*, 8 octobre 1963 ; « Les travaux de la conservation d'Angkor », *Kambuja* (Phnom-Penh), vol. 1, n°12, pp. 78-83 et n°12, pp. 84-96. Mars puis Avril 1966 ; « Sites inconnus du Cambodge », *Kambuja*, vol. 2, n°15, juin 1966. pp. 64-67 ; « Découvertes archéologiques récentes au Cambodge », *Kambuja*, vol. 2, n°16, Juillet 1966, pp. 76-81. A l'occasion B.-P. G. livrait d'autres phases de sa recherche comme « La reconstruction des galeries des bas-reliefs d'Angkor Vat », *Nokor khmer* (Phnom-Penh), n°3, 1970. pp. 28-43].

<sup>56</sup> B.-P. GROSLIER, « Excavations at the Royal palace of Angkor Thom, preliminary report », *Proc. of the XXIIIrd Congress of Orientalism*, Cambridge, 1954, London, R.A.S., 1957, p. 28. [Voir également ID. : « Fouilles au Palais Royal d'Angkor Thom », *Cambodge d'aujourd'hui*. Phnom-Penh, juin, pp. 21-27]

trop de faits restaient en suspens. Malheureusement, les événements nous ont empêchés de reprendre le travail sur les années suivantes, et nous avons dû attendre 1957 pour pouvoir retourner à Angkor. Une seconde campagne a alors été entreprise<sup>57</sup>, dont nous espérons publier la totalité des résultats aussi tôt que possible<sup>58</sup>.

Nous ne pouvons pas donner ici même un bref compte-rendu de cette recherche. Qu'il suffise de dire que nous avons excavé quatre niveaux, chacun ayant été l'emplacement d'un palais royal, du IX<sup>e</sup> à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle.

### *[Variété et richesse des matériaux découverts]*

La construction, comme la destruction, de ces divers palais pendant les différents sacs d'Angkor jette une nouvelle lumière sur l'histoire de cette période. À trois niveaux, nous avons découvert des restes importants de constructions en bois, avec leurs bases de laterite, leur système d'adduction d'eau, d'évacuation d'ordures, leurs poteaux en bois, etc... Pour la première fois nous avons des témoignages relatifs aux habitations d'Angkor, jusqu'ici connues seulement à travers des représentations en relief. Parmi les ruines de ces palais pillés, nous avons découvert une grande richesse de matériaux, particulièrement de beaux bronzes tels que des hampes de lance ou des statuettes cultuelles, qui se rangent désormais parmi les plus belles productions de la dernière période de l'art khmer. À un niveau donné, nous avons déterré des dépôts de fondation, se composant de jarres de bronze incrustées, contenant des pierres semi-précieuses, des bijoux, des lingots d'or, et des feuilles d'argent. L'excavation des quartiers domestiques et du dépôt d'ordure de la cuisine (os, etc..), apporte, pour sa part, d'importants témoignages quant à la nourriture de la période et à sa faune. Des analyses et des études physiques de tous les objets manufacturés ont été entreprises, afin de préparer l'étude de la technologie khmère. D'une manière générale, tous les efforts possibles ont été faits pour recueillir des témoignages de ces aspects, jusqu'ici entièrement négligés ou inconnus, de la vie khmère.

### *[La question de la céramique]*

L'une des découvertes les plus significatives fut une énorme quantité de céramiques dont une était khmère, et était complètement inconnue jusqu'alors. Nous avons pu établir une première chronologie expérimentale de ce matériau<sup>59</sup>, qui a été du plus grand secours pour la suite de la recherche, comme nous le verrons plus tard.

---

<sup>57</sup> [En particulier sur le site d'une « nécropole », au bord du Sras Srang. cf. photographie p. 11 dans n° 125, de mars 1988 de *Dossiers Histoire et Archéologie*].

<sup>58</sup> [Parmi les retombées de ce travail sur le Palais : « La terrasse du Roi Lépreux », *Nokor Khmer* [Phnom-Penh], n°1. Octobre-déc. 1969. pp. 18-33]

<sup>59</sup> [Recherche longtemps poursuivie et qui a donné lieu à un exposé dont *Péninsule* a pu publier la formulation originale : GROSLIER, Bernard-Philippe : « Introduction à la céramique

Mais la plus grande quantité se composait d'articles chinois d'exportation. On sait très peu de choses à leur sujet car, fabriqués à seule fin d'exportation, on ne les trouvait pas en Chine où les emplacements des fours n'ont été ni étudiés ni même localisés. Cependant, on les trouve dans toute l'Asie, des Philippines à Bornéo, d'Annam en Thaïlande, en Indonésie aussi bien que sur les côtes orientales de l'Afrique, dans le Moyen-Orient, et, à l'ouest, jusqu'au Maroc. Ils sont tous venus de Chine et sont inévitables. Fréquemment renouvelés, ils changent constamment au fil du temps. Voici donc un indice chronologique de valeur exceptionnelle, parce qu'il permet de dater des sites entièrement différents, sur une zone très étendue.

Les autres données des fouilles d'Angkor étaient suffisantes pour établir une chronologie de ces matériaux entre le IX<sup>e</sup> et le XIV<sup>e</sup> siècles, avec une exactitude d'environ un demi-siècle. Ceci peut sembler trop lâche, mais on doit se rendre compte que la marge d'erreur précédente était d'environ deux siècles. Nous pouvons donc utiliser ces données pour suivre le commerce chinois<sup>60</sup> et les relations commerciales en Asie du Sud-Est, de la même manière que nous employons la céramique grecque et romaine pour l'archéologie comparative du bassin méditerranéen ou des rapports entre Rome et l'Inde.

En outre, nous avons trouvé des céramiques importées du Siam et d'Annam, et les contextes de ces trouvailles jetteront une nouvelle lumière sur leurs datations et sur les relations entre ces pays et le Cambodge, en particulier pour le problème de la céramique de Sawank'alôk.

## **[2. L'histoire des couverts végétaux]**

### *[Les études de palynologie]*

Mais le résultat le plus important de ces fouilles fut pour nous la première tentative d'identification des plantes alimentaires du passé, d'après les pollens conservés dans les sols. Nous avons pu envoyer nos échantillons à l'excellent laboratoire de palynologie de Mme Van Campo, au Museum National d'Histoire Naturelle à Paris, et elle s'est consacrée de tout coeur à ce travail. Les résultats de sa recherche sont d'un intérêt tout particulier, parce qu'ils confirment notre stratigraphie, et corroborent et expliquent entièrement notre théorie générale « d'exploitation de l'espace » pendant la période angkoriennne. Nous voudrions donner un premier aperçu de ces

---

angkoriennne (fin IX<sup>e</sup>-début XV<sup>e</sup> s.) ». *Péninsule* 31. 1995 (2), pp. 5-60. ].

<sup>60</sup> [La question des céramiques chinoises et de leur commerce a été régulièrement abordée par B.-P. G.; « La céramique chinoise en Asie du Sud-Est : quelques points de méthode », pp. 93-121. *Archipel* 21, 1981 ; et divers C.R. dans *Archipel* 21, 1981 et *Archipel* 26, 1983; et enfin dans « Note sur les céramiques chinoises d'exportation. A propos des tessons trouvés au Ras Syan, République de Dibouti », *Annales d'Ethiopie*, XIV, 1989, pp. 83-98]

données, qui depuis ont été multipliés dix fois et étendues à l'ensemble de la région d'Angkor. Pour simplifier nos explications, nous les résumerons dans le tableau suivant :

%	ESPECES SAUVAGES			ESPECES CULTIVEES	
	<i>Arbres forestiers</i>	<i>Fougères</i>	<i>Graminées</i>	<i>Riz</i>	<i>Palmiers Cocotiers</i>
Sol vierge	66	34	0	0	0
1 <sup>er</sup> niveau d'occupation	57	6	24	11	2
2 <sup>ème</sup> niveau d'occupation	64	5	16	12	3
3 <sup>ème</sup> niveau d'occupation	45	35	20	0	0
Niveau d'abandon	43	57	0	0	0

#### *[Analyse du tableau stratigraphique]*

Sans traiter de tous les problèmes afférents<sup>61</sup>, nous devons mettre l'accent sur les faits les plus significatifs :

- Le niveau que l'on pouvait considérer, au terme de la fouille, comme étant le sol vierge - et avant même que nous puissions savoir si on y trouverait des pollens - s'est effectivement révélé tel puisqu'il est apparu qu'il ne contenait pas de traces d'espèces cultivées. En outre, la distribution statistique et spécifique des espèces rencontrées confirme entièrement le fait - ce qui avait été supposé à la suite d'autres recherches - que, avant l'occupation humaine, la région d'Angkor était la plupart du temps une terre marécageuse, avec des forêts inondées.

- Le premier niveau d'occupation, avec des bâtiments, etc... est effectivement tel, comme le montrent la remarquable diminution des espèces sauvages - particulièrement les fougères, et les plantes de marais - et l'apparition des espèces cultivées, parmi lesquelles on trouve du riz (*oryza sativa*, c'est-à-dire le riz de rizières inondées en permanence) et des arbres fruitiers. Le deuxième niveau d'occupation offre pratiquement le même spectre de culture du sol.

---

<sup>61</sup> Bien des pollens n'ont toujours pas été identifiés correctement, et plusieurs graminées auraient pu avoir été utilisées par l'homme. Quoi qu'il en soit, les conclusions générales auxquelles conduisent ces analyses ne serait pas modifiées de manière substantielle par des études détaillées ultérieures, comme il apparaîtra bientôt.



- Quant au troisième niveau, nous avons conclu, d'après d'autres témoignages, qu'à cette époque (la période d'Angkor Wat, ou la première moitié du XII<sup>e</sup> siècle) le palais des rois d'Angkor avait été établi autre part, et que cet emplacement avait été momentanément abandonné. Ceci est magnifiquement confirmé par la disparition de toute espèce cultivée et par l'expansion des fougères et des graminées ; cependant, la forêt n'a pas eu le temps de réapparaître.

- Enfin, le niveau d'abandon correspond parfaitement, à la fois par sa distribution et par sa composition, à la forêt actuelle qui a enfoui Angkor après le XV<sup>e</sup> s.

On doit encore souligner que ces résultats d'analyse de pollen ont été obtenus plus d'un an après l'accomplissement de toute autre recherche, et après que nous avions déjà tiré nos conclusions. Ils sont une preuve du bien-fondé des fouilles.

### *[Vers une histoire des couverts végétaux]*

Ainsi, ces résultats ouvrent de nouvelles perspectives pour notre recherche en ce que nous sommes désormais en mesure de commencer à l'étendre à la totalité de l'espace angkorien. A terme, nous espérons être en mesure de dresser une cartographie de l'ancien couvert végétal, période après période et secteur par secteur, permettant vraisemblablement de suivre l'action de l'homme sur la nature, notamment l'expansion urbaine et les progrès - ou les échecs - de sa technologie.

Ces fouilles étaient nécessairement limitées à un petit secteur ; et parce que nous avons été obligés de choisir le site des palais royaux, nos résultats ne peuvent être étendus sans critiques à l'ensemble de la vie khmère ; ils en expriment seulement un aspect particulier. Nous sommes bien conscients que le problème majeur est celui de l'évaluation générale du rapport de la société khmère à son environnement ; chacun sait que l'agriculture était sans nul doute la composante majeure de la vie khmère.

## **[3. L'archéologie aérienne]**

### *[La problématique de la mise en valeur]*

Ceci constituait, à juste titre, l'hypothèse de référence de Victor Goloubew<sup>62</sup>. Mais il est à tout le moins surprenant de voir que si peu de recherche a été consacré à ce sujet évidemment fondamental, et ce d'autant plus que la technique appropriée pour mener ces investigations, l'archéologie aérienne, a déjà été employée, avec succès, au

---

<sup>62</sup> V. GOLOUBEV, « L'hydraulique urbaine et agricole à l'époque des rois d'Angkor », *Bul. Économique de l'Indochine*, 1941, fasc. 1, p. 1 ; ID., dans *Cahiers de l'E.F.E.O.*, 1940, n°24, p. 16 ; voir aussi R.B., « Le baray occidental », *B.S.E.I.*, nouvelle série, 2<sup>ème</sup> trim. 1949, t. 24, n°2, p. 27. .

Cambodge<sup>63</sup>. Mais là encore, et en dépit d'un premier élan plus que prometteur, les choses sont restées en l'état tandis que de brillants résultats étaient obtenus ailleurs, par des archéologues tels que O.G.S. Crawford, le Rév. F. Poidebard, ou le Colonel Baradez<sup>64</sup>. Pire encore, le problème de la mise en valeur de l'espace dans l'ancien Cambodge ancien n'a jamais été pris en considération - voire a été écarté d'un revers de main - si l'on excepte l'essai à la fois ancien et insuffisant de Goloubew.

*[Nos recherches en archéologie aérienne de 1951 à 1954]*

Lors de notre séjour en Indochine en 1951, nous avons bénéficié des progrès énormes accomplis en matière de survols aériens, ainsi que de la connaissance des découvertes superbes autorisées par l'archéologie aérienne, et nous avons fait tout ce qui était en notre pouvoir pour appliquer ces méthodes au terrain cambodgien. L'Indochine méridionale est un paradis pour l'archéologie aérienne. Il est facile d'y repérer le parcellaire ancien, les ouvrages ordonnés à l'irrigation et ainsi de suite. Ces travaux, relativement récents, ont été, de surcroît, rarement bouleversés par des activités humaines encore plus récentes. De fait, si l'homme vit toujours dans la même zone, il réutilise le plus souvent les anciens dispositifs. La forêt est rarement un handicap, et très peu d'autres phénomènes naturels ont changé le visage de la terre.

Nous avons également eu la chance de bénéficier de l'appui sans faille de l'armée de l'air française, de l'aide de beaucoup de pilotes privés, et de disposer de fonds suffisants pour affréter nous-mêmes des avions chaque fois que cela fut nécessaire. De 1951 à 1954, nous avons ainsi effectué une prospection aérienne systématique du Cambodge et du Sud-Vietnam, de la latitude d'Angkor au cap de Ca-mau, avec une couverture photographique verticale de chaque site suspecté, et des photographies obliques complémentaires, en noir et blanc et en couleur, de tous les restes importants. C'est, probablement, le survol le plus extensif et le plus complet de ce type en recherche archéologique qui ait jamais été fait, et c'est certainement l'une des

---

<sup>63</sup> V. GOLOUBEV, « Le Phnom Bakhen et la ville de Yaçovarman », *B.E.F.E.O.*, 1933, vol. 33, fasc. 1, p. 319 ; ID., « Nouvelles recherches autour du Phnom Bakhen » ; *Ibid.*, 1934, vol. 34, fasc. 2, p. 576 ; ID., « Recherches aériennes au Cambodge », *Ibid.*, 1936, vol. 36, fasc. 2, p. 576 ; ID., « Recherches aériennes au Cambodge », *Ibid.*, 1936, vol. 36, fasc. 2, p. 465. Plus tard, une couverture photographique verticale d'Angkor a été effectuée par l'aviation, et partiellement interprétée par H. Parmentier.

<sup>64</sup> Quoiqu'il en soit, le Général (à l'époque Colonel) M. Terrasson, qui a piloté V. Goloubew, avait pleinement pressenti l'importance de cette technique en Indochine. M. J.-Y. Claeys, de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, a réalisé quelques survols aériens au Vietnam-Champa [Sur ce point CLAEYS, Jean-Yves : « Considérations sur la recherche archéologique au Champa et en Indochine depuis 1925 », *B.E.F.E.O.*, 1947-1950, fasc. 1, pp. 89-96, dont le § « Les recherches aériennes en Indochine » pp. 92-96] ; M. P. Paris, et, après lui, M. L. Malleret, ont utilisé des photographies aériennes pour repérer les anciens canaux dans la région du Fou-nan. Voir B.-P. GROSLIER, « L'avion et l'archéologie indochinoise », *Forces aériennes françaises* : avril 1952, n°67, p. 51-83 [BN : 8° V 56597].

réalisations les plus importantes de l'Ecole Française d'Extrême-Orient au cours de la décennie passée<sup>65</sup>.

La richesse des données ainsi acquises est impressionnante. Plus de six cents sites ont été examinés, dont les trois quarts étaient inconnus jusqu'ici, reliés par plusieurs centaines de canaux ou de routes, pour ne pas mentionner les anciennes rizières et les réservoirs, qui s'élèvent à plusieurs milliers. Bien sûr, nous aurons besoin de quelques années d'étude pour interpréter la totalité de ces découvertes, qui doivent de surcroît être contrôlées sur le terrain. Parce que, quelle qu'ait pu être la précision des survols aériens, l'identification précise et la datation ne sont possibles qu'en effectuant des sondages, et, le cas échéant, en menant des fouilles systématiques, ou, au moins, des études appropriées sur place.

### **[L'élaboration des données *in vitro* jusqu'en 1957]**

Nous croyons que la région d'Angkor convenait pour vérifier les découvertes aériennes, parce que nous pouvions y travailler paisiblement, que nous avions l'équipement nécessaire, et que c'était la période angkoriennne que nous connaissions le mieux. Qui plus est, nous voulions étudier le problème de la transition de la civilisation pré-angkoriennne aux structures angkoriennnes. Ce n'était pas, pour nous, simplement la multiplication par un coefficient toujours croissant de la même société, mais bien une révolution complète.

Cependant comme nous n'avons pas pu retourner à Angkor avant 1957, nous avons eu d'abord à étudier nos documents aériens *in vitro*. Heureusement, ces documents étaient d'une qualité exceptionnelle. Nous disposions non seulement de deux couvertures verticales détaillées au 1/10 000<sup>e</sup>, d'une couverture générale à l'échelle 1/24 000<sup>e</sup>, mais encore, pour chaque site important, de beaucoup de photographies verticales ou obliques. Avec ces données, et les faits déjà connus, nous avons construit une interprétation préliminaire de l'organisation de l'espace angkorien, et formulé quelques hypothèses de travail relatives à ses implications possibles sur l'évolution de la société khmère<sup>66</sup>. C'était seulement un travail préliminaire, naturellement, et personne plus que nous ne se rendait compte du caractère hypothétique de certains des résultats. La cartographie aérienne est maintenant employée partout exclusivement, excepté pour la géodésie et la toponymie, même pour les cartes à grande échelle. Nul ne peut remettre en cause la précision des cartes produites de cette manière par les divers survols géographiques dans le monde. La précision est exactement la même pour l'archéologie, le seul handicap étant que l'on doit tout cartographier, sans pouvoir toujours dater ou identifier avec exactitude.

---

<sup>65</sup> [B.-P. G. : « Le passé vu du ciel », *Sciences et Voyages. La revue du reportage documentaire illustré*. [Paris], n°125, pp. 24-36 [BN : Fol. Z 1147]

<sup>66</sup> B.-P. GROSLIER, *Angkor, hommes et pierres... op. cit.*; ID. : *Angkor et le Cambodge au XVIème siècle, d'après les documents portugais et espagnols*. Paris, 1958.

### [III. - SYNTHÈSE : PREMIÈRES CONCLUSIONS]

#### [1. Exposé des premiers bilans pratiques]

##### *[La reconstitution du circuit hydraulique]*

Nous pouvons offrir quelques preuves de cette exactitude :

- Nous avons d'abord pu reconstituer le circuit hydraulique d'Angkor Thom, à la fois avec notre survol aérien et la précédente recherche du défunt Georges Trouvé.

- Peu de temps après, a été découverte parmi des documents portugais inédits du XVI<sup>e</sup> siècle une description d'Angkor par un voyageur de cette époque, qui a vu ce réseau hydraulique quand il fonctionnait encore. Pratiquement chaque terme de notre reconstitution d'après les airs s'est révélé exact, bien qu'elle ait été faite avant que quiconque ait même pu suspecter l'existence de cette confirmation<sup>67</sup>.

- Depuis lors, nous avons pu vérifier sur le terrain quelques détails qui restent douteux, et, une fois encore, ceci s'est révélé satisfaisant. On pourrait dire la même chose de la totalité du réseau hydraulique angkorien, dont on a tracé les lignes principales d'après les relevés effectués grâce à l'archéologie aérienne en 1952-1954, publiés en 1956<sup>68</sup>, et que l'on a finalement vérifiés sur le terrain en 1957-1959.

En effet, en 1957, avec l'aide de l'Ecole Française, nous avons à nouveau pu revenir à Angkor afin de vérifier notre hypothèse. La tâche, cependant, est vite apparue d'une telle ampleur que nous n'avons pas encore pu en accomplir plus de la moitié. Mais même en l'état, pour presque chaque point identifié par voie aérienne, le contrôle sur le terrain a été un succès. En effet, à la fin de la première campagne (1957-1958), nous avons cartographié tant de sites sur le terrain qu'il n'a pas encore été possible de fouiller un seul d'entre eux. On doit considérer qu'à l'époque, rien n'était visible du sol, tous ces sites ayant été entièrement détruits et recouverts (raison pour laquelle, d'ailleurs, ils avaient jusqu'alors échappé à l'attention, et pouvaient seulement être découverts de l'air). Grâce à l'archéologie aérienne, nous avons de surcroît établi un répertoire des formes typiques, une interprétation des paysages aériens, et, en croisant ces données avec les faits historiques déjà connus, nous avons formulé des suppositions quant à la nature et à la datation possible de ces vestiges. Ces hypothèses ont fait l'objet d'un rapport préliminaire (mai 1958)<sup>69</sup>.

Pendant la deuxième campagne (1958-1959), nous avons fouillé les plus importants vestiges parmi ces sites. Dans tous les cas, à l'exception de trois d'entre elles, les

---

<sup>67</sup> B.-P. GROSLIER, *Angkor et le Cambodge*, *op. cit.*

<sup>68</sup> B.-P. GROSLIER : *Angkor, hommes et pierres*, *op. cit.*, pp. 28-29.

<sup>69</sup> Communication du 13 novembre, à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Paris ; à paraître dans les *Comptes-Rendus de l'Académie et Belles-Lettres* [cf. « Nouvelles recherches archéologiques à Angkor », Paris, 1960 pp. 377-389].

identifications, et par la suite les dates proposées, ont été entièrement confirmées par la découverte d'inscriptions, de vestiges architecturaux ou de matériaux archéologiques. Par exemple, nous avons à titre d'essai défini un site, repéré d'en haut, comme un temple du milieu du Xe siècle. Nous avons trouvé ses fondations, avec des inscriptions du début du règne de Râjendravarman (944-968). Ailleurs, les vestiges architecturaux, les statues ou encore la céramique, ont aidé à établir la nature et la datation, et fourni les mêmes contre-expertises. Quant aux trois cas d'erreur, il s'agissait plutôt d'omissions que de véritables erreurs. Nous avons supposé que deux endroits étaient des sites d'habitation du milieu du IX<sup>e</sup> siècle, et les sondages ont produit de la céramique domestique de cette période. Mais ils se sont également, plus tard, révélés être des sites de pagodes, et nous avons découvert sur l'un d'eux des sculptures bouddhistes intéressantes des XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles environ. Pour l'autre endroit, nous avons supposé que c'était un site d'habitation du XI<sup>e</sup> siècle, et nous avons trouvé des matériaux de cette période.

### ***[Les sites néolithiques]***

Mais, parce que les sondages ont porté vers le bas jusqu'à un sol vierge, nous avons découvert là plusieurs couches de vestiges préhistoriques - néolithiques, pour être tout à fait précis -, bien que l'on doive admettre que notre connaissance du Cambodge préhistorique est moins que parfaite. C'est le premier site préhistorique découvert dans la région d'Angkor proprement dite, et il peut se révéler d'une certaine conséquence dans l'histoire de cette région<sup>70</sup>.

## **[2. Les acquis : Etude de l'organisation de l'espace angkorien]**

Notre méthode démontrée par ces découvertes, nous avons pu entreprendre l'étude approfondie de l'organisation de l'espace angkorien.

### ***[Les deux étapes de la recherche in situ : de Roluos à Angkor]***

Nous avons commencé, logiquement, par le secteur de Hariharâlaya, la première grande capitale (entre 800 et 900)<sup>71</sup>. Nous avons voulu suivre l'évolution de la cité

---

<sup>70</sup> [Les résultats des fouilles proto-historiques n'ont malheureusement pas fait l'objet d'une publication. On les trouvera évoqué p. 172 de la récente publication de Roland MOURER : « Contribution à l'étude de la préhistoire du Cambodge », *B.E.F.E.O.* 1993, t. 80 (2). Paris 1994. pp. 143-193, dont B.-P.-G. suivait les travaux]

<sup>71</sup> [On trouvera dans GROSLIER, B.-P. : « Archéologie d'un empire agricole. La cité hydraulique angkorienne », (pp. 256-7). *Le Grand Atlas de l'Archéologie*. Paris : Encyclopaedia Universalis, 1985, le schéma analytique de Hariharâlaya. Dans ce même article, B.-P.-G. reprend, plus de deux décennies après, la réflexion sur question de la stratégie de la

pré-angkorienne de Jayavarman II (c.802-850) à la capitale angkorienne d'Indravarman (c. 877-899). Nous avons découvert et avons tracé, la totalité du circuit hydraulique et le type d'exploitation du sol avec suffisamment d'exactitude quant à la mise à niveau pour reconstituer la circulation de l'eau dans les périodes anciennes. En outre, nous avons découvert vingt-cinq nouveaux temples, et avons excavé dix-sept d'entre eux. Plusieurs de ces derniers, bien que presque entièrement détruits, offrent encore des vestiges importants, et nous avons déterré de nombreuses sculptures. Également quelque trente-sept sites d'habitation ont été repérés ; presque tous ont été examinés, avec quelques sondages retentissants, et ensuite datés avec l'aide de la chronologie de la céramique établie lors de nos excavations au palais royal. Pour la première fois, nous avons trouvé, site après site, avec les grandes fondations royales ou sacerdotales, les villages et les petits temples de l'humble paysannerie khmère.

Dans une deuxième phase, nous avons étendu ces recherches à la partie méridionale de la région d'Angkor. Il était à nouveau possible de tracer le système d'irrigation, ainsi que la mise à niveau et la circulation générale des eaux. Environ cent cinquante nouveaux sites ont ainsi été à nouveau découverts, dont plusieurs sont déjà datés par les statues ou les vestiges architecturaux apparus après un premier dégagement. En d'autres termes, une révision complète de notre connaissance d'Angkor est en train de prendre forme. Bien sûr, nous aurons besoin d'autres années d'études avant de pouvoir intégrer tous ces nouveaux faits à notre tableau d'ensemble du passé khmer. Mais il est déjà possible de souligner quelques conséquences essentielles de cette nouvelle approche.

### *[Projets]*

D'une part, cette prospection méthodique par enquêtes aériennes et de terrain a fourni suffisamment de preuves, si c'était encore nécessaire, de son exceptionnelle efficacité ; dans le secteur même qui était considéré comme - et était effectivement - le mieux connu de toute l'Asie du Sud-Est, plus de deux cents nouveaux sites ont été découverts, pour ne pas mentionner la totalité du circuit hydraulique et du parcellaire des rizières. Il est maintenant certain que l'on ne peut pas, dans ce type de pays, procéder autrement. Et parce que la technique du « paysage aérien » s'est révélée si efficace, nous pourrions peut-être suivre le même schéma pour l'énorme tâche d'exploration du reste de l'Indochine.

D'abord nous conduirons un survol aérien, avec une interprétation appropriée des faits découverts, suivie de leur confrontation systématique avec d'autres données. Ensuite nous vérifierons sur le terrain chaque prototype inhabituel et important de paysage aérien. Il sera ainsi possible d'établir des cartes plus ou moins complètes, suffisamment expressives pour une première reconstruction générale et expérimentale

du passé. Plus tard, si nous pouvons, nous explorerons méthodiquement chaque site. Cela doit être notre but ultime ; mais nous aurons besoin d'un certain nombre d'équipes, de fonds substantiels, et de la paix, si nécessaire pour mener à bien les travaux. D'un autre côté, ce type de prospection est le seul qui puisse mettre en évidence, sinon tous les faits, au moins la plupart d'eux. Il n'est aucune autre manière de s'assurer des faits, par exemple, des travaux d'organisation de l'espace, comme les canaux, les digues, les routes et le parcellaire rural, aussi bien que des sites d'habitation et des vestiges de plus petits temples.

### **[3. Bilan]**

#### ***[Bilan conceptuel : une nouvelle interprétation de la civilisation khmère]***

Avec ces éléments, nous sommes en mesure de construire une nouvelle interprétation de la civilisation khmère. Nous pouvons maintenant mettre l'accent approprié sur le facteur agricole dans la vie khmère, et essayer d'expliquer comment la société khmère a réalisé un si fort degré de concentration et de capacité productives. De la même manière, ses travaux créatifs, son art, et le temple-montagne lui-même sont placés dans leur juste perspective, celle de l'expression du complexe tout entier. Nous avons décrit certaines de ces opinions ailleurs et ne devrions pas y revenir<sup>72</sup>. Mais, quel que soit ce qui se révélera finalement vrai, il est déjà possible, au moins, d'indiquer que cette nouvelle approche doit être suivie si l'on cherche à comprendre tous les faits. Si elle est correctement effectuée, nous aurons probablement une meilleure appréciation de la civilisation khmère, de ses origines, et de son évolution. Nous devrions alors être capables de définir la ligne de partage entre l'héritage indien et la création indigène.

Sur un point, nous pouvons offrir un exemple de démonstration des résultats. Nous avons déjà souligné le problème de la transition de la société pré-angkorienne à la société angkorienne. Notre étude de Hariharâlaya en fournit les moyens nécessaires. Avant Indravarman, une ville khmère était seulement un petit noyau urbain de temples, de palais et d'habitations pour l'élite. Autour d'elle, les habitants cultivaient le sol d'une manière empirique, ou plutôt le cultivaient seulement selon le rythme des éléments naturels, dépendant du niveau réel des pluies, ou des inondations périodiques, pour remplir les rizières.

Le Cambodge pré-angkorien n'était pas autre chose que la juxtaposition de petits groupes dans des unités géographiques, vivant selon la capacité naturelle de ces unités. En complet contraste avec cette structure naturelle, le Cambodge angkorien apparaît comme une organisation systématique et artificielle de la totalité l'espace disponible, favorable ou pas, rendu cultivable par un énorme réseau hydraulique, et

---

<sup>72</sup> B.-P. GROSLIER, *Angkor et le Cambodge*, op. cit.

cultivé à la limite de sa capacité. Ceci, et seulement ceci, explique la nature de la ville angkoriennne, qui est en réalité un système évolué pour une exploitation intensive. Et seulement ceci encore, peut justifier la concentration sociale sur la période. Nous avons donc ici l'un des plus importants facteurs de l'évolution khmère, et nous devons ajuster toutes les autres conclusions tirées de l'histoire pour inclure les données de l'économie et de la sociologie du Cambodge ancien, si nous voulons effectuer une synthèse finale.

*[Bilan méthodologique]*

On peut peut-être mieux apprécier notre situation dans le domaine des études cambodgiennes, ou, pour cette matière, indochinoises. L'archéologie a déjà alimenté la majeure partie de notre connaissance de ces pays. Entre temps, l'épigraphie et les études indiennes ont expliqué la formation de ces civilisations, et ont fourni l'essentiel de leur chronologie et de leur évolution générale. Malheureusement, l'épigraphie a pratiquement atteint ses limites, et nous n'avons pas beaucoup d'espoir de trouver beaucoup plus de textes qui - quoi qu'il arrive - fourniront toujours le même type de données. Cela vaut également pour l'histoire de l'art, qui a été une aide de valeur inestimable, mais a atteint les limites de ses capacités<sup>73</sup>. Le récent progrès de l'archéologie dans ce domaine, ainsi que l'étude générale de l'environnement biologique de l'homme, nous ont permis d'appréhender le comportement technologique et économique de l'homme dans son environnement naturel. L'impact de ces découvertes sur l'évolution générale d'une culture est plus qu'évident. Nous devons donc concentrer nos efforts, dans cette voie, en harmonie avec les ethnologues, qui peuvent beaucoup nous aider dans notre tâche<sup>74</sup>.

---

<sup>73</sup> [On aura plaisir à souligner que le relatif pessimisme de B.-P. G. en ce domaine est plus qu'à tempérer par le succès même de ses propres travaux qui ont réouvert des pans entiers de la recherche. Nous pensons par exemple à « Danses et musique sous les rois d'Angkor », *Felicitations volume of South-East Asian Studies ... to H.H. Prince Dhaninivat*. Vol II. Bangkok : The Siam Society, 1965. pp. 293-312. Réédition revue : *Musique Khmère*. Phnom-Penh : Université Royale des Beaux-Arts, 1969. pp. 25-35 ; à son exposé fondamental sur le Bayon (1973), à son travail sur les prétendus « Siamois » des galeries d'Angkor Vat qui revient tout à la fois à reconsidérer la position historique des populations thaïs en Indochine centrale, et les rapports privilégiés de la cour d'Angkor avec les « Indigènes » non indianisés de la région de Vat Pu : « Les Syam Kuk des bas-reliefs d'Angkor Vat », dans *Orients* pour Georges Condominas. Paris : Sudestisie/Privat, 1981. pp. 107-126 ]

<sup>74</sup> B.-P. GROSLIER, « Histoire et ethnologie en Indochine », *B.S.E.I.*, nlle série, t. 27, n°3, 3<sup>ème</sup> trim. 1952, p. 338 [Ce souci de B.-P. G. pour la dimension ethnographique se retrouve jusque dans ses derniers travaux : « L'image d'Angkor dans la conscience khmère », *Seksa Khmer* n°8-9, 1985-1986. pp. 5-30].



*[Perspectives nouvelles]*

Afin d'être plus précis dans notre recherche cambodgienne, nous devrions souligner deux perspectives principales pour d'autres études :

- D'une part, nous devons mieux pondérer le phénomène général de la diffusion de la culture indienne. Déjà s'ouvrent de nouvelles perspectives. Ce dont nous avons, peut-être, le plus besoin, ce sont d'esprits impartiaux pour un juste classement des faits et pour une détermination de leur portée et de leur signification.

- D'autre part, nous devons développer notre recherche archéologique afin d'élucider cette question de l'action indienne par une appréciation exacte des cultures pré-indiennes et du processus d'acculturation indien. Nous devons également employer cette recherche pour mettre en évidence l'histoire générale du Cambodge, et en partie, celle d'autres pays<sup>75</sup>, du rôle joué par les modèles économiques et sociaux. On peut dire, au moins pour le Cambodge, que les perspectives de la recherche archéologique sont brillantes à ces égards<sup>76</sup>.

\*

Nous nous devons, en conclusion, de souligner à nouveau combien nous sommes redevables à nos maîtres, les fondateurs de l'histoire de cette partie du monde. Sans les magnifiques réalisations des épigraphistes, des historiens et des critiques d'art, quelle qu'ait été l'efficacité des nouvelles méthodes, nous n'aurions pu envisager de pousser plus avant cette quête du passé.

---

<sup>75</sup> [De multiples recherches de B.-P. G. sont malheureusement restées inédites. On se reportera par exemple à son *Preah Khan de Kompong Svay*. Paris, 460 pp. de texte + un volume de photos et un atlas de plans (diplôme supérieur de l'École du Louvre); ou à Travaux de la Conservation d'Angkor. Onze fascicules in 4° de 60 pp. environ chacun, avec atlas de plans et photos. 1960-1970. Sur un autre registre on évoquera sa recherche sur *Preah Vihear* (avis consultatif), 8°, 30 p. 5 plans, Cour Internationale de La Haye, 15 juin 1962 ].

<sup>76</sup> [B.-P.G. étendit ses recherches aux provinces khmères de Thaïlande avec, par exemples deux travaux multigraphiés : *Etude sur Phimai pour sa reconstruction*. Bangkok, Université de Silapakorn, 1962. In-4°, 262 pp. pl.; *Panom Rung Project*. Bangkok, Université de Silapakorn, 1968. In-4°, 105 p. + un atlas de photos et de plans ; et «La coopération archéologique franco-siamoise», *Sai Sampant* n°2. Bangkok, Faculté des Sciences humaines, Université Ram Kamhaneg, 1976. 37 pp. ; ainsi que « Prospection de sites Khmers du Siam », pp. 33-57 + 4 cartes. in GROSlier, Bernard Philippe (ed.) : *Coûts et profits en Archéologie*. 1980]